



n°17



*Feuille de choux pétésque d'infos locales
insolente, sarcastique et à grosse envie révolutionnaire.
Écrite par des militantEs de la CNT-PTT 69.
Parution : quand on veut.*

Août 2020

QUESTION SUR LE TRAVAIL

Prenons exemple d'un chirurgien. Ce métier peut facilement symboliser une forme de réussite sociale (salaire élevé dans un domaine plutôt prestigieux : la santé).

Or le chirurgien doit d'abord collaborer avec l'anesthésiste sans lequel il ne peut pas grand-chose ; ensuite on s'aperçoit que sans l'assistance et les préparations des infirmières son activité chute considérablement ; elles-mêmes sans le secours des aides soignantes n'auraient pas assez de temps pour effectuer toutes leurs missions ; et celles-ci se reposent sur le personnel de nettoyage pour l'hygiène nécessaire à un établissement de santé. Tout ce beau monde a besoin d'une énorme cantine pour reprendre des forces à la pause, et l'ensemble, sans un personnel administratif efficace n'aurait aucune cohérence. Ajouter à cela que tout hôpital a d'abord commencé par un plan d'architecte et une armée de maçon.

La crise du Covid-19 a permis un regard nouveau sur le monde du travail : il existe des dizaines de métiers, socialement peu valorisés, mais indispensables. Sans agriculteurs, cueilleurs, transporteurs, agents de maintenance, éboueurs, caissiers le système ne fonctionne pas ! Les petits boulots des invisibles se sont retrouvés en première ligne.

Le monde du travail forme un tout, et chacun à son rôle, chacun apporte sa pierre.

Une conclusion évidente s'impose à tous cela : notre travail c'est (entre autre) la part d'un effort collectif plus large, une part de la société entière ; c'est notre contribution individuel à ce tout qui fait tourner notre monde. Tout ce tient, l'un ne peut pas exister sans l'autre.

À partir de là, on peut comparer ce tableau du monde du travail surligné par la crise et qui apparaît ici comme une évidence, et le travail tel que nous le vivons au quotidien et qu'il existe dans notre société capitaliste.

Force est de constater qu'un gouffre s'est créé entre les deux, car l'utilité sociale du travail s'est complètement évaporé dans notre système ; pour la plupart des salariés la seule raison pour laquelle on se lève le matin c'est de gagner les 2000 euros indispensables à notre existence. On travaille uniquement pour gagner de l'argent et convertir celui-ci en bien de survie ou de consommation. L'argent est la motivation première à l'acte de travailler.

Même pour les travaux très valorisants comme par exemple l'éducation, la santé, la recherche ou la justice, les conditions de travail modernes, avec leurs exigences de rationalité économique permanente ont vidé de son sens le travail.

À la notion collective du travail qui consiste à être le participant d'un tout, c'est substitué la notion individuel où le "je" travaille pour un salaire.

La crise révèle ainsi que toute hiérarchisation des métiers devient veine et arbitraire, en tout cas subjectif. Puisque chaque métier est irremplaçable, alors ils sont tous socialement utiles, et ils ont tous la même valeur, parce que comme on l'a vu, personne ne peut exister sans l'autre.

Si il y a bien des questions essentielles que toute société sensée devrait se poser, c'est dans l'ordre :

- de quoi notre société a-t-elle réellement besoin ?
- comment organiser la production de tous ces besoins, en tenant compte des conséquences sociales et environnementales de cette production ?

Force est de constater à nouveau que dans le monde du travail capitaliste, ces problèmes ne sont jamais posés.

Et la seule question que se pose de nombreux entrepreneurs est : qu'est-ce que je pourrai bien produire et vendre pour gagner du fric.

À un salarié dans n'importe quel atelier de production, on demande d'arriver à telle heure, de visser et d'assembler telle et telle partie, de réaliser tel nombre de pièces dans la journée. Et le même principe s'applique aux cadres.

Nous ne sommes pas acteurs de notre travail, nous sommes dépossédés de tout questionnement et de toute participation organisationnelle.

S'interroger sur le travail est essentiel. Se questionner sur son rôle, sa raison d'être, son contenu amène inmanquablement à des questions plus larges sur la consommation, l'environnement, la propriété, le capital, l'échelle des salaires. Le questionnement sur le travail appelle inévitablement une remise en cause du capitalisme car on s'apercevra très vite que celui-ci impose à tous son propre modèle de travail, celui qui sert ses intérêts.

NE RIEN OUBLIER ! QUEL MONDE À VENIR ?

Durant cette épidémie, dans un monde où le capitalisme a poussé jusqu'à l'extrême la recherche du profit au mépris de l'humanité et de l'environnement, il a suffi d'un micro-organisme pour arrêter momentanément cette course à l'abîme. Et par la même occasion, montrer finalement les activités indispensables au bien être de la société. Mais dans un monde où l'argent et le pouvoir dominant tout, la valeur d'usage de ce travail n'est pas revenue à sa juste mesure tandis que les métiers absolument superflus (traders, publicistes, communicants...) bénéficient d'une reconnaissance sociale à travers leur rémunération et leur place dans la société. N'empêche, ces premiers de cordée si chers à notre président ont brillé par leur absence et leur incompétence. Les technocrates des hôpitaux ont été submergés par l'ampleur des défis à relever face à l'épidémie. Un service de santé mis à mal par des années de réformes néolibérales (austérité, suppressions d'emplois et de lits, tarification à l'acte, création par Agnès Buzin de "bed managers" pour traquer les lits inutiles, baisse des stocks, absence de matériel) Le tri des patients vers les services de réanimation en fonction de leur âge, de leur pathologie et de la disponibilité de respirateur artificiel, est là pour en attester.

Même si on a pu légèrement entrevoir un autre monde possible, les tenants de l'ordre établi ne l'imaginent pas ainsi. Bien mieux dans cette situation exceptionnelle, les acquis sociaux qui semblaient intouchables comme les congés annuels sont remis en cause par le patronat aidé par les think-thanks libéraux où pullulent les amis de Macron.

Face à ces attaques, il faut bien sûr se défendre afin de faire aboutir nos revendications (hausse des salaires, emploi...) mais la question in fine est l'organisation et le contrôle des entreprises par les travailleurs eux-mêmes dans un monde débarrassé de l'illusion marchande.

Pour que le monde de demain ne soit pas comme l'ancien monde mais en pire.

DES RÉGIMES DE TRAVAIL BOULEVERSÉS !

Une pandémie qui tombe à pic pour La Poste !

Tout le monde connaissait les réorganisations de la boîte à un rythme infernal, vous allez découvrir la super réorganisation !

En effet, le siège, profite de la nouvelle organisation mise en place suite à l'épidémie pour supprimer la distribution le samedi, ce qui peu paraître cool pour les agents !

Mais derrière ce semblant de cadeau, "cadeau" qui liquide au passage le service public dû aux usagers, le siège avance avec son rouleau compresseur pour tout écraser.

ET CA VA FAIRE DES DÉGÂTS !!!

En réalité c'est l'occasion unique pour la boîte de faire passer une méga réorganisation, le siège a annoncé le 18 juin :

- Que la période actuelle serait prolongée jusqu'au printemps 2021 (période transitoire sans retour au régime antérieur).
- Une forte réorganisation NATIONALE est annoncée pour le printemps 2021.

La Poste n'est pas la seule entreprise à dégainer des plans de restructuration massive en évoquant le virus fatal, certaines idées étaient prêtes, planquées dans les tiroirs. Normalement nous devrions en savoir plus dès le 2 juillet, jour où se tient un Comité Technique National.

Nous n'avons plus de temps à perdre !!

Il est clair que nous devons dès maintenant nous préparer à un combat frontal car les emplois seront attaqués ainsi que les conditions de travail.

**Organisons nous pour une réponse massive et unitaire
Défendons nos emplois et nos conditions de travail !**



IMAGINER LES GESTES-BARRIÈRES CONTRE LE RETOUR À LA PRODUCTION D'AVANT-CRISE.

Par Bruno Latour professeur à l'IEP (institut d'étude politique) de Paris. (extrait)

La première leçon du coronavirus est aussi la plus stupéfiante la preuve est faite, en effet, qu'il est possible, en quelques semaines, de suspendre partout dans le monde et au même moment, un système économique dont on nous disait jusqu'ici qu'il était impossible à ralentir ou à rediriger. À tous les arguments des écologistes sur l'infléchissement de nos modes de vie, on opposait toujours l'argument de la force irréversible du «train du progrès» que rien ne pouvait faire sortir de ses rails, «à cause», disait-on, «de la globalisation». Or, c'est justement son caractère globalisé qui rend si fragile ce fameux développement, susceptible au contraire de freiner puis de s'arrêter d'un coup.

C'est là que nous devons agir. (...). Si tout est arrêté, tout peut être remis en cause, infléchi, sélectionné, trié, interrompu pour de bon ou au contraire accéléré. (...).

A la demande (...) «Relançons le plus rapidement possible la production», il faut répondre par un cri «Surtout pas!». La dernière des choses à faire serait de reprendre à l'identique tout ce que nous faisons avant.

L'autre jour, on présentait à la télévision un fleuriste hollandais, les larmes aux yeux, obligé de jeter des tonnes de tulipes prête à l'envoi qu'il ne pouvait plus expédier par avion dans le monde entier faute de client. On ne peut que le plaindre, bien sûr ; il est juste qu'il soit indemnisé. Mais ensuite la caméra reculait montrant que ses tulipes, il les fait pousser hors sol sous lumière artificielle avant de les livrer par avion cargo dans une pluie de kérosène ; de là, l'expression d'un doute «Mais est-il bien utile de prolonger cette façon de produire et de vendre ce type de fleurs ?». De fil en aiguille, si nous commençons, chacun pour notre compte, à poser de telles questions sur tous les aspects de notre système de production, nous devenons d'efficaces interrupteurs de globalisation—aussi efficaces, millions que nous sommes, que le fameux coronavirus dans sa façon bien à lui de globaliser la planète. Ce que le virus obtient par d'humbles crachotis de bouches en bouches—la suspension de l'économie mondiale—, nous commençons à l'imaginer par nos petits gestes insignifiants mis, eux aussi, bout à bout à savoir la suspension du système de production. En nous posant ce genre de questions, chacun d'entre nous se met à imaginer des gestes barrières mais pas seulement contre le virus contre chaque élément d'un mode de production dont nous ne souhaitons pas la reprise. C'est qu'il ne s'agit plus de reprendre ou d'infléchir un système de production, mais de sortir de la production comme principe unique de rapport au monde. Comme le montre Pierre Charbonnier* après cent ans de socialisme limité à la seule redistribution des bienfaits de l'économie, il serait peut-être temps d'inventer un socialisme qui conteste la production elle-même. C'est que l'injustice ne se limite pas à la seule redistribution des fruits du progrès, mais à la façon même de faire fructifier la planète. Ce qui ne veut pas dire décroître ou vivre d'amour ou d'eau fraîche, mais apprendre à sélectionner chaque segment de ce fameux système prétendument irréversible, de mettre en cause chacune des connections soi-disant indispensable, et d'éprouver de proche en proche ce qui est désirable et ce qui a cessé de l'être. D'où l'importance capitale d'utiliser ce temps de confinement imposé pour décrire, d'abord chacun pour soi, puis en groupe, ce à quoi nous sommes attachés; ce dont nous sommes prêt à nous libérer (...)

Les globalisateurs, eux, semblent avoir une idée très précise de ce qu'ils veulent voir renaître après la reprise la même chose en pire, industries pétrolières et bateaux de croisière géants en prime. C'est à nous de leur opposer un contre-inventaire. Si en un mois ou deux, des milliards d'humains sont capables, sur un coup de sifflet, d'apprendre la nouvelle «distance sociale», de s'éloigner pour être plus solidaires, de rester chez soi pour ne pas encombrer les hôpitaux, on imagine assez bien la puissance de transformation de ces nouveaux gestes barrières dressés contre la reprise à l'identique, ou pire, contre un nouveau coup de butoir de ceux qui veulent échapper pour de bon à l'attraction terrestre.

*Pierre Charbonnier, Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques. Paris La Découverte, 2020

DROIT DE RETRAIT CONTRE LES MÉTHODES MANAGÉRIALES A MOULINS

Depuis le 15 janvier, 45 agents de la PPDC de Moulins ont exercé leur droit de retrait. Motif ? Les risque psychosociaux liés à "un management de la terreur et aux conditions de travail" qu'ils encourent. On n'ose imaginer les pressions psychologiques que le petit chef local a du faire subir à nos collègues pour que ceux-ci en arrivent à cette décision ultime. Face à l'échec flagrant de la direction de Moulins dans la gestion de cette crise qu'elle a été la réaction de la DEX Auvergne Rhône-Alpes ? Donner raison aux cadres de Moulins et refuser de reconnaître le droit de retrait. Sans surprise au vue des méthodes autoritaire de la DEX.

Mais cela n'a pas freiné la mobilisation des agents qui ont manifesté le 28 mai pour dénoncer cette décision qui les prive de tout salaire. Ils ont aussi porté plainte contre leur employeur pour "manquement à son obligation d'assurer la santé et la sécurité des salariés" auprès du tribunal judiciaire de Moulins, et surtout 31 d'entre-eux ont entamé une procédure au prud'homme qui statuera le 9 juillet sur la validité du droit de retrait. En attendant la direction ne cesse de faire des pressions sur les agents à coup de lettres et de textos pour leur faire reprendre le travail.

COVID-19, LA PRIME DU MÉPRIS

Vous êtes essentielle à la bonne marche du pays, bravo, bravo, merci, merci !

Le montant dérisoire de la prime COVID confirme le mépris de la direction pour les agents.

Rappelons que dans le même temps la prime des DE à augmenté de 500 euros !

C'est pas de l'argent magique, ça ?

Morale : Selon que tu es puissant ou misérable...

LA POLICE N'EST PAS RACISTE, MAIS...

La police n'est pas raciste, en tout cas pas plus ou pas moins que ne l'est un électeur du Rassemblement National. Car si on ne peut pas mesurer le racisme, on peut mesurer le vote R.N. et la police est R.N. ! L'étude menée par science-Po en 2017 sur le vote dans la fonction publique par catégorie est sans appel entre 50 et 55 % des policiers votent R.N. ! Et tous les sondages ultérieurs l'ont confirmé. Qui peut soutenir que cela n'aurait aucune répercussion dans l'exercice de leur fonction ? Le très droitier préfet de police Lallement ose déclarer "Oui, il peut y avoir des racistes dans nos rangs comme il y en a malheureusement dans toutes les professions, ni plus ni moins", sauf que visiblement il y en a un peu plus qu'ailleurs et heureusement que toutes les professions ne votent pas comme les flics sinon Marine Lepen serait au pouvoir.

Et peut-être Lallement son ministre de l'intérieur ?

À LIRE... OU À RELIRE

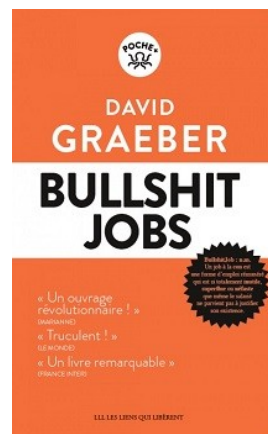
Bullshit Jobs [Poche]

David Graeber

Éditions Les Liens qui Libèrent

448 pages, 8,90 €

Considéré comme l'un des penseurs les plus importants de ce début de siècle, David Graeber revient après cinq ans d'enquête pour analyser la notion de Bullshit job ou « Job à la con », née sous sa plume et qui a fait le tour du monde.



L'auteur du succès *Dette : 5000 ans d'histoire*, postule ici que la société moderne repose sur l'aliénation de la vaste majorité des travailleurs et travailleuses de bureau qui sont amené·e·s à dédier leur vie à des tâches inutiles et sans réel intérêt, tout en ayant pleinement conscience de la superficialité de leur contribution à la société.

En effet, alors que le progrès technologique a toujours été vu comme l'horizon d'une libération du travail, ce phénomène désignant des emplois vides de sens, inutiles ou superficiels concerne un nombre de plus en plus important de travailleurs et travailleuses...

**Confédération Nationale
du Travail**

Syndicat CNT-PTT du Rhône

44 rue Burdeau 69001 LYON

cnt.ptt69@cnt-f.org – www.cnt-f.org/cnt69